

Évanescence effervescence

Opium_37

Raymond Bertin

Number 131 (2), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2009). Review of [Évanescence effervescence : *Opium_37*]. *Jeu*, (131), 24–25.

Opium_37

TEXTE DE CATHERINE LÉGER EN COLLABORATION AVEC ERIC JEAN / MISE EN SCÈNE ERIC JEAN
SCÉNOGRAPHIE PIERRE-ÉTIENNE LOCAS / COSTUMES CYNTHIA ST-GELAIS / ÉCLAIRAGES MARTIN SIROIS
MUSIQUE MICHEL F. CÔTÉ / MAQUILLAGES ET COIFFURES ANGELO BARSETTI
AVEC STÉPHANE ALLARD (FRED), NORMAND DANEAU (RICHARD), MURIEL DUTIL (ZOÉ),
KATHLEEN FORTIN (PAZ), ÈVE GADOUAS (JUNE), MARTINE-MARIE LALANDE (LATIMBRÉE), ÉRIC PAULHUS (RENÉ),
YANN PERREAU (GERMAIN), ÉVELYNE ROMPRÉ (ANAÏS) ET DANIEL THOMAS (ARTAUD).
PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, PRÉSENTÉE À LA SALLE 2 DE L'ESPACE GO
DU 25 NOVEMBRE AU 21 DÉCEMBRE 2008.

RAYMOND BERTIN

ÉVANESCENTE EFFERVESCENCE



Opium_37 de Catherine Léger, mis en scène par Eric Jean (Théâtre de Quat'Sous, 2008).
Sur la photo : à l'avant-plan, Evelyne Rompré (Anaïs) et Ève Gadouas (Jude) ;
à l'arrière-plan, Kathleen Fortin (Paz), Yann Perreau (Germain), Normand Daneau (Richard)
et Martine-Marie Lalande (LaTimbrée). © Yanick Macdonald.

*JUNE – Je me souviens de ces moments parfaits
que nous arrivions à créer ensemble.
Dans l'ivresse, dans la folie...*

*ARTAUD – J'ai besoin de la brume qui flotte
autour de vous. Je veux être engourdi.
Je veux qu'on me saoule de mensonges
et d'obsessions charnelles.*

*JUNE – Je veux vous retrouver, vous, Anaïs,
et la dentelle sur votre cou, les bijoux à vos doigts,
les fleurs sur vos robes.*

ARTAUD – Je veux vos yeux verts criminels.

JUNE – Je serai au café de la gare, demain.

ARTAUD – Demain, je serai au quai des tilleuls.

JUNE ET ARTAUD – Je vous attends, Anaïs¹.

Cet extrait du prologue de la pièce de Catherine Léger donne en condensé une bonne idée de ce à quoi nous convie le spectacle *Opium_37*. Plongée impressionniste dans un ici et maintenant

1. Les citations sont tirées du texte fourni par le théâtre.

donné, tranche de vie d'une époque charnière devenue mythique de par l'audace libertaire et la poétique outrance de ses artistes d'avant-garde. Nous assistons à la fin annoncée d'une longue période – les bien nommées Années folles amorcées à la fin de la guerre 14-18 – dans un café de Paris, en 1937, alors que l'on s'inquiète des signes avant-coureurs d'une nouvelle déflagration mondiale. Le tableau, car il s'agit du portrait d'une certaine faune, tourne autour de la figure lumineuse de l'écrivaine Anaïs Nin, dont quelques célèbres relations, June Miller, Antonin Artaud, le psychanalyste René Allendy, toujours avides de sa présence, se mêlent ici à des quidams marginaux.

Tous sens dérégés

La pièce, et c'est l'une de ses belles qualités, ne consiste pas en une biographie ou en un récit historique, ce qu'on aurait pu craindre. Il s'agit plutôt d'une évocation des valeurs véhiculées dans les œuvres de la célèbre diariste et de ses amis artistes. L'auteure a su inscrire ces visions ludiques, sauvages et extravagantes dans une époque et un courant social en rupture avec la marche du monde d'alors. Notamment par la voix d'une symbolique dame-pipi (Muriel Dutil, affublée de chics vêtements et bijoux contrastant avec sa fonction), prophétesse qui affirme « lire l'avenir dans la pisse des autres » ! Après 35 ans de lecture, elle sait l'histoire du monde par cœur et sent venir les bombes...

Du reste, à travers la précarité économique dont souffrent la plupart des personnages, les bouleversements appréhendés se font aussi sentir. Précarité et déprime. Voici une belle brochette de personnages, comme dirait l'autre. Faites connaissance avec Richard (impayable Normand Daneau, toujours un peu à côté de ses souliers), artiste paranoïaque qui crie au vol, au plagiat de son dernier roman, de ses poèmes, de ses toiles ! Voyez Germain (étonnant Yann Perreau, juste et touchant), androgyne mélancolique qui, repoussé par les hommes, tente de séduire June. Cette dernière (Ève Gadouas, racée et perverse) se meut tel un charmant serpent américain dans la jungle de la nuit parisienne. Elle y entraîne Anaïs (à laquelle Évelyne Rompré prête une attitude posée, toujours élégante, un visage lisse derrière lequel on devine le bouillonnant esprit) dans un bordel où elle l'incite à se joindre aux filles pour se vendre à un inconnu – « Je ne suis pas de celles qui ne choisissent pas », lui lance l'écrivaine, refusant son invite.

Il y a aussi dans ce groupe bigarré celle qu'on appelle LaTimbrée, pute-poète au grand cœur et à la grande gueule (Martine-Marie Lalonde, dont les numéros caricaturaux et le franc-parler apportent une touche de vrai populo parisien). Artaud (qui offre à Daniel Thomas un beau défi lorsque son personnage se met à vociférer sur la peste et le théâtre) et René (le drôle de psy auquel Éric Paulhus donne beaucoup de fraîcheur juvénile) forment un étrange duo de drogués, incompatibles amateurs de

laudanum, ce dérivé de l'opium dont ils abusent jusqu'à ne plus pouvoir se tenir en public. Puis Paz, l'irréductible tenancière du café (immense et forte Kathleen Fortin, à la voix puissante et chaleureuse) qui menace à tout moment de prendre les armes pour faire un coup d'éclat. Enfin, son frère Fred (inquiétant Stéphane Allard) qui tente sans succès de la contrôler, se rabat sur LaTimbrée, qui l'allume sans le satisfaire au point qu'il ira s'attaquer à l'unique et apparemment intouchable Anaïs, qu'il violera malgré ses protestations. « J'ai fait tomber tous les tabous justement pour ne jamais être une victime. Je suis inviolable. Fais ce que tu veux. Ça ne changera rien », lui crie-t-elle pendant l'acte, pathétique. Instant troublant.

Tableau vivant

Si le texte de Catherine Léger, auquel Eric Jean a apporté sa collaboration, se veut une évocation inspirée d'une époque, d'un milieu, d'un groupe d'artistes et d'intellectuels qui ont compté en leur temps et bien après, le metteur en scène a le mérite d'avoir donné vie à ce portrait de groupe avec dames. Il l'a fait en y instillant le sens de la fête par le biais de la musique – plusieurs numéros chantés et joués, au piano, à l'accordéon, à la guitare, à la contrebasse, les interprètes se faisant tour à tour musiciens – et de quelques trouvailles drolatiques (Paz quittant la scène du café, fâchée, en passant littéralement à travers le mur ! ou LaTimbrée relatant sa rencontre avec Staline dans un petit hôtel miteux...) et sensuelles (pas de deux lascif entre Anaïs et June). Sans insister sur le sens à donner à l'un ou à l'autre des éléments présents, l'inquiétude devant la guerre qui s'annonce, la politique désastreuse, l'espoir et le désespoir, la folie, l'amour et l'expression artistique, fidèle à l'impressionnisme qui a marqué plusieurs de ses précédents spectacles, Eric Jean a multiplié les clins d'yeux au plaisir théâtral.

Il n'est pas anodin de rappeler qu'*Opium_37* devait inaugurer la nouvelle salle du Théâtre de Quat'Sous, dont les délais de construction s'allongent. Le directeur artistique y voyait une belle occasion de replonger le public dans l'ambiance d'une époque effervescente où les artistes avaient encore leur mot à dire sur la marche du monde. Juste avant d'être eux aussi engloutis par la grande catastrophe. La pièce devenant comme un miroir déformant tendu devant notre temps tourmenté. En misant essentiellement sur le dépouillement – la scénographie de Pierre-Étienne Locas consistant en un espace blanc, où quelques tables et chaises (mobiliers de l'ancien Quat'Sous...), un comptoir et les instruments de musique dessinent le café ; les éclairages de Martin Sirois délimitant les aires de jeu et les ambiances en clair-obscur – et la direction d'acteurs, où le jeu reprenait son sens premier, Eric Jean et son équipe ont gagné leur pari. Peut-être auront-ils réussi aussi à susciter un nouvel intérêt pour les écrits d'Anaïs Nin et de ceux qui l'ont côtoyée. ■